

## Le Nord comme état de conscience

**FICTION**

Lise Tremblay, écrivaine

### Note

Dans ce texte, la première piste de réflexion de l’auteure concerne ce qu’elle appelle « le Nord comme état de conscience ». Elle amorce ici une réflexion sur l’importance de la réalité nordique dans son travail d’écrivaine et dans toute son existence, en présentant un texte autobiographique de son expérience du Nord et de ses répercussions sur son imaginaire. Elle s’inspire principalement de ses deux romans *La pêche blanche* (1994) et *L’hiver de pluie* (1990), dont les deux titres font d’ailleurs référence à l’eau, au blanc et à l’hiver.

Lorsque j’ai accepté la proposition de participer au colloque qui a précédé cette publication, il était clair pour moi que ma position ne serait pas celle d’une chercheuse, mais une position de créatrice. C’est donc de ce point de vue que j’ai amorcé ma réflexion. Il est très rare aussi que je me plie à ce genre d’exercice. Ce sont les lecteurs qui m’ont toujours révélé le sens de mon travail. C’est à travers eux que j’ai compris mes livres et je pense qu’il va toujours en être ainsi. En écriture, j’agis d’abord en écrivant et je comprends ensuite. C’est le contraire de ce qu’on m’a toujours appris : soit de penser avant d’agir. Dans mon cas, cette désobéissance est toujours la source d’un immense plaisir.

Le titre de mon intervention relève du même principe que ma création. Lorsque j’ai pris connaissance du thème du colloque, ce sont les mots « Nord » et « état de conscience » qui me sont venus en tête. Ensuite, j’ai trouvé que je m’étais embarquée dans une direction qui me faisait très peur. Qu’est-ce que je voulais dire ? Qu’est-ce que j’allais dire ? Évidemment la réponse se trouve dans ce que j’ai écrit et dans ce que je suis en train d’écrire. Je crois que dans mon cas, mon lieu d’écriture est le lieu de l’enfance. Ce lieu est de l’ordre à la fois du territoire et de la formation de ma conscience. C’est indissociable. Ce lieu, cette ville du Nord difficile à atteindre parce que isolée par une chaîne de montagne. Ce lieu difficile à quitter parce que la route y est menaçante et hantée par la mort. Ce lieu, cette ville traversée par un fjord, coupée en deux, forcée à vivre avec cette faille, avec cette profondeur et obligée de se confronter au jour le jour avec l’angoisse de l’insondable. Voilà mon lieu d’écriture, mon lieu de départ. Je pense que mon désir d’écrire est toujours venu de celui de vouloir raconter des histoires d’hommes et de femmes qui doivent vivre accrochés à ces escarpements sous une lumière éblouissante. J’ai intégré, je ne sais

comment, que leur position était inconfortable et que tout ce paysage et cette grandeur qui les entouraient les rendaient vulnérables.

Évidemment, cette réflexion est en train de me mener droit à mon travail en cours. J'ai commencé, il y a deux ans, un texte sur mon enfance saguenéenne<sup>1</sup>.

Le projet de départ était mon ambition de travailler à décrire la culture assez étonnante dans laquelle j'ai passé mon enfance et mon adolescence. Une culture dont les composantes m'apparaissent aujourd'hui comme complètement inconciliables. Une enfance sur fond d'éclatement religieux, de libération sexuelle, de grands bouleversements sociaux, de chansons populaires américaines traduites en français (nous ignorions leur provenance). Une enfance aussi circonscrite dans une petite ville dont la stratification sociale est encore aujourd'hui une des plus rigides que je connaisse, une enfance consciente de sa réalité de prolétaire. Mais encore une fois, encore à mon insu, tout cela va être subordonné au territoire. Je dis toujours que tous mes livres sont le résultat d'un échec. Ce n'est pas le livre imaginé, c'est un autre et dans mon cas, je suis de plus en plus consciente que mes échecs sont toujours causés par la place que prend le territoire dans mon travail. Dans le livre en cours d'écriture, la fascination de la petite fille pour les histoires de son père, un travailleur forestier, est en train de prendre une place complètement insoupçonnée lorsque je me suis mise à écrire. Son père conduit une niveleuse et l'hiver, il part à deux heures du matin le lundi pour ouvrir les chemins de la division forestière. Il est seul à ouvrir la route et il n'a jamais vu de loup. Il les entend parfois, mais il ne les voit pas. Il ne croit pas aux loups qui mangent les hommes. La petite fille se lève en pleine nuit pour le voir partir. Son père aime l'hiver, il aime être seul au milieu de la tempête. Il le dit. Il aime la force du vent et les bancs de neige qu'il désintègre avec sa machine. La petite fille est en train de se construire un imaginaire du Nord qui ne la quittera plus. Ici, c'est la conscience de l'auteure qui parle.

Et cette histoire de territoire s'est incrustée dans mes quatre ouvrages. La petite ville du Nord est présente dans chacun d'eux. Dans *L'hiver de pluie*, mon premier ouvrage, elle est la source de l'enfermement. De l'impossibilité à être autre. Mais dès qu'on en sort, dès qu'on est dans cet autre territoire qui n'est pas la ville, il y a le bois, le silence, la paix : « Fin août, c'est la saison qu'elle préfère. Elle aime le bois, l'automne. La brume sur le lac, le matin, devant le chalet de la pourvoirie [...]. Les hommes sont

---

<sup>1</sup> Lise Tremblay évoque ici l'écriture d'un roman publié depuis, *La sœur de Judith*, Montréal, Boréal, 2007 (note des éditeurs).

silencieux, ils ne parlent que pour obtenir leur nourriture et s'enquérir du temps qu'il fait ou des fusils qu'il faut préparer<sup>2</sup>. »

Dans *La pêche blanche*, c'est encore la même histoire, la petite ville emprisonne, empêche de vivre, force à la conformité, mais le paysage, la lumière du Nord sur le Saguenay, la contemplation du fjord permettent de s'évader, d'être ailleurs. Dans le cas du personnage de Robert qui vit dans cette petite ville, cette contemplation de la rivière, de sa force et de sa grandeur relève du mysticisme. Cela le sort de sa vie banale, de la pression familiale, et devient le seul espace de liberté. Cette fascination remonte à l'enfance, à la mère : « Sa mère vivait soumise à la rivière, la regardant, la respectant, sachant que cela était beau, qu'il n'y avait probablement rien de plus beau au monde<sup>3</sup>. » Ou encore :

Un jour, un de ses étudiants lui avait raconté qu'il faisait du ski de fond seul dans un champ sur le bord du Saguenay et qu'il était si seul et que c'était si grandiose qu'à chaque fois qu'il passait par là, il interpellait Dieu à voix haute pour le narguer, pour voir s'il jaillirait de là, de cette beauté<sup>4</sup>.

Plus loin, il sera question de sa fascination pour la lumière :

Ce serait une journée claire, froide, sans vent, avec une lumière éblouissante. Le soleil était rose à l'horizon. Robert pensa à la lumière qu'il y aurait toute la journée, une lumière qu'on ne pouvait soutenir du regard, une lumière fabuleuse. Une lumière qu'on devrait contempler tout le jour, sans rien faire. En longeant le bord du Saguenay, il la verrait arriver du nord, éclatante, sans merci<sup>5</sup>.

Pour l'autre personnage du roman qui vit au Sud, l'hiver et le froid sont un état, on ne peut pas y échapper. Le Nord est en lui :

La désespérance est un mot du Nord, un mot qui se colle au Nord, à l'inconfort qui dure des mois, au poids des vêtements, au vide, aux villages fantômes sur les rives du fleuve et que le vent traverse maintenant sans résistance, parce qu'il faut des hommes pour résister et que c'est dans cette résistance qu'ils trouvent leur raison de vivre. J'ai déserté depuis longtemps, mais l'état d'hiver lui, est revenu s'installer chaque année.

Je sais qu'on n'y échappe pas<sup>6</sup>.

Dans ce roman-là aussi, je voulais raconter une histoire, et encore une fois, c'est le territoire qui a pris la vedette, et quand il ne le prend pas de

---

<sup>2</sup> Lise Tremblay, *L'hiver de pluie*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, p. 71.

<sup>3</sup> Lise Tremblay, *La pêche blanche*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001 [1994], p. 45.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 14.

façon physique, il le prend de façon psychique. Dans *La danse juive*, la narratrice, une femme totalement urbaine, totalement adaptée à son territoire urbain et vivant au Sud (et là, il faut se mettre dans le contexte québécois, pour ceux qui vivent au Nord, Montréal est une ville du Sud), la narratrice, donc, doit remonter au Nord. Pour elle (il s'agit d'une obèse), c'est dans cette remontée vers le Nord qu'elle trouvera la source de son identité et, dans le contexte du roman, la source de la graisse qui la recouvre. Encore une fois, cette conscience du Nord passera par la lumière et la paix : « dehors, la lumière est intense malgré la fin de l'après-midi. C'est la lumière du Nord que mon père a tenté de rendre dans sa dernière émission [...] »<sup>7</sup>. Et plus loin :

Ma grand-mère attend [...]. Elle me dit : maintenant que les hommes sont partis, tu vas me dire pourquoi tu es venue. Je dis pour voir. Elle se lève. La conversation ne va pas plus loin. Je sais qu'elle a compris. Je n'ai aucune trace des douleurs que je ressens parfois avec Alice ou avec ma mère. Pendant tout le temps où elle m'a regardée, je n'ai pas eu envie de me dissimuler. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai pas pensé à ma graisse. Je reste là à contempler la lumière extérieure. Il n'y a pas d'habitation face à la petite maison, juste une forêt d'épinettes à perte de vue<sup>8</sup>.

Finalement, dans *La héronnière*, la dernière nouvelle du recueil reprend le thème du retour vers l'origine, mais il s'agira d'un retour impossible. Le narrateur, âgé de soixante ans, retourne dans son village natal après une crise cardiaque qui met fin de façon prématurée à sa vie professionnelle. Tout au long de cette nouvelle, on se rend compte que celui-ci n'a jamais quitté le village, encore une fois le personnage est habité par le lieu de l'enfance, même en exil :

Au début de notre installation à Montréal, je vivais avec un calendrier sur la porte du réfrigérateur, les dates de nos séjours encerclées de rouge. Dans le fond, je pense que je ne suis jamais vraiment parti. J'ai traîné le village avec moi, intact. Le village de ma jeunesse pas celui dans lequel je suis revenu vivre<sup>9</sup>.

Le narrateur prend de plus en plus conscience de la différence entre son imaginaire et la réalité. Le village a été déserté. Il ne reste plus que quelques habitants qui assistent impuissants et résignés à son agonie :

Le premier hiver, j'avais vu à l'épicerie qu'une partie de hockey était organisée avec le village voisin pour l'ouverture du carnaval. La journée était

---

<sup>7</sup> Lise Tremblay, *La danse juive*, Montréal, Leméac Éditeur, 1999, p. 133.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>9</sup> Lise Tremblay, *La héronnière*, Montréal, Actes Sud/Leméac, coll. « Babel », 2005, p. 102.

belle, j'ai convaincu Aline de venir avec moi. Lorsque nous sommes arrivés à la patinoire, il n'y avait que quatre hommes qui buvaient de la bière et qui tiraient leur cannette vide sur la glace devant eux. [...] Le match avait été annulé parce qu'ils n'avaient pas réussi à trouver assez de joueurs<sup>10</sup>.

Pour lui, ce village dépeuplé et dépossédé est l'image même du cancer qui va emporter sa femme la première année de leur retour : « Je n'arrive pas à m'enlever de la tête que c'est lui le responsable du cancer d'Aline. Elle a attrapé le cancer du village<sup>11</sup>. » Le narrateur finit par constater l'état de son Nord, l'exil de sa population, la détresse et la solitude qui y existent :

J'étais revenu de la mort et je revenais dans mon village. Il y aurait le grand lac, la montagne et les longues journées de chasse. Tout ce dont j'avais été privé me serait rendu. Je n'ai pensé à rien d'autre, surtout pas que le village était peuplé de vieillards et d'étrangers et que les familles qui y étaient restées n'avaient aucune vie sociale<sup>12</sup>.

Dans la nouvelle, le personnage ramasse des photos anciennes pour en faire un livre retraçant l'histoire du village, livre qui a tout d'une oraison funèbre : « Il est venu au salon, il a regardé autour de lui, il y avait des centaines de photos étalées un peu partout. Il a dit : "C'est comme un cimetière<sup>13</sup>." »

Depuis que j'écris, c'est une des premières fois où j'accepte de me plonger ainsi dans mon travail. Je crois honnêtement que j'ai accepté pour deux raisons, d'abord ce voyage vers le Nord, cet autre Nord que je ne connaissais pas, et ensuite pour le thème. J'ai l'impression très nette de sortir de cette réflexion pas tout à fait indemne, avec une conscience de l'origine et de l'impossibilité d'y retourner, en tout cas de la retrouver intacte. Je me sens exactement comme le narrateur de la nouvelle avec comme seule issue, celle de faire des livres pour ne pas perdre mon Nord.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 105-106.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 115.